



HAL
open science

Les tribulations du kwachi. Petite biogéographie culturelle de *Quassia amara* L.

Marc-Alexandre Tareau, Guillaume Odonne, Tinde van Anandel

► **To cite this version:**

Marc-Alexandre Tareau, Guillaume Odonne, Tinde van Anandel. Les tribulations du kwachi. Petite biogéographie culturelle de *Quassia amara* L.. Lemag', 2021, n°4, pp.9-14. hal-04556963

HAL Id: hal-04556963

<https://hal.science/hal-04556963>

Submitted on 23 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LES TRIBULATIONS DU KWACHI.

Petite biogéographie culturelle de *Quassia amara* L.

The tribulations of kwasi bitter. Small cultural biogeography of *Quassia amara* L.

For the English version, please follow this link 



Figure 1 Carte de l'expansion de *Quassia amara*. Chaque point jaune représente une référence indiquant sa présence, et les flèches représentent les trajets de l'espèce.

plante médicinale bien connue en Guyane. En effet, il apparaît que le cheminement de cette espèce, depuis au moins 300 ans, fasse s'imbriquer des questions politiques, économiques, culturelles et médicinales, ainsi que divers flux de circulations humaines à travers le continent.

Une plante mondialisée

Nos recherches montrent que *Quassia amara*, un petit arbre tropical de la famille des Simaroubaceae, le Kwachi de son nom local, se serait répandu au début du 18^e siècle sous les actions simultanées d'ordres religieux (possiblement les Jésuites) de l'Amérique centrale vers le nord de l'Amérique du Sud et des Amérindiens de langue caribbe (du nord de l'Amérique du Sud au Suriname). Là, *Q. amara* a accru sa renommée en tant qu'antipaludéen vers 1730 grâce à un ancien esclave nommé Kwasi.

De là, il s'est répandu au sud-est vers la Guyane française, en 1772, et au Brésil, puis au début du 20^e siècle dans le reste du monde. Aujourd'hui, l'espèce est cultivée dans toutes les régions tropicales, tant pour la médecine domestique que pour des applications pharmaceutiques.

La longue et atypique route de *Q. amara* vers le sud. Une histoire de circulations humaines multiples.

Marc-Alexandre Tareau¹, Guillaume Odonne¹, Tinde van Andel²

Ethnobotanistes

1) UMR LEEISA

Unité Mixte de service et de Recherche Laboratoire Ecologie, Evolution, Interactions des Systèmes amazoniens, Université de Guyane

2) Naturalis Biodiversity Center, Leiden, the Netherlands.

En 2016, la Fondation France Libertés a déposé une opposition auprès de l'Office européen des brevets sur la légitimité de deux brevets déposés par l'Institut pour la Recherche et le Développement (IRD) sur la Simalikalactone E, un composé pharmacologiquement actif contre le paludisme et le cancer, présent dans les feuilles de l'espèce *Quassia amara* L. (Figure 1). Cet événement a été populairement appelé en France, et particulièrement en Guyane, "l'affaire kwachi".

Si nous avons décidé de ne pas nous pencher sur les aspects politiques de ce débat, nous voulions, au travers de cet article, (re)mettre en lumière l'histoire biogéographique et culturelle complexe de cette



Graman Quassy. Planche gravée par William Blake (1757-1827) pour l'ouvrage de John Gabriel Stedman "Narrative of a five years' expedition against the revolted negroes of Surinam in Guiana" paru en 1796. (Source : www.blakearchive.org)



Quassia amara (Bitter Quassia) - illustration de William Woodville (1752 - 1805) pour son ouvrage "Medical Botany, Containing Systematic and General Descriptions, with Plates, of all the Medicinal Plants, Indigenous and Exotic, Comprehended in the Catalogues of the Materia Medica of 3; Volume 2", London, J. Philipps, 1790-94

Originaire d'Amérique Centrale, la distribution actuelle de *Q. amara* s'étend du Mexique au nord-est du Brésil, avec une plus forte densité entre le nord du Panama et le sud du Nicaragua. L'espèce est aujourd'hui naturalisée le long des rivières au Suriname, dans d'anciennes plantations en Guyane française, et cultivée dans les jardins des zones côtières du Guyana, du Suriname et de Guyane française.

Il semblerait, d'après nos recherches, que la plante ait graduellement migré vers le sud du continent au cours des 18^e et 19^e siècles. En Colombie, *Q. amara* a été collectée pour la première fois le long du Rio Viejo en 1801 par Aimé Bonpland, botaniste et explorateur français qui accompagna Alexander von Humboldt dans son expédition en Amérique du Sud.

Vers 1775, le médecin et botaniste espagnol José Celestino Mutis aurait importé la plante dans ce pays. Les Jésuites, qui s'étaient installés le long de l'Orénoque aux alentours de 1730, auraient également pu la diffuser vers le Venezuela.

Au Brésil, la plante est absente des inventaires réalisés au début du 19^e siècle et n'est pas non plus répertoriée par les botanistes européens présents dans le pays dans le courant du siècle. La première collecte brésilienne date de 1918 dans le jardin botanique de Rio de Janeiro, tandis que les quelques autres spécimens du début du

20^e siècle proviennent de l'Etat du Parà, proche de la Guyane française, où il est probable que *Q. amara* ait préalablement transitée avant de rejoindre le Brésil. En effet, *Q. amara* serait arrivée en Guyane française en 1772, où elle aurait obtenu son nom local de "quinquina de Cayenne", en référence à l'écorce de quinquina équatorien (*Cinchona* spp.), ce qui a donné lieu à plusieurs confusions.

Le fait que l'espèce soit aujourd'hui encore méconnue parmi les groupes autochtones Wayãpi, Wayana et Teko vivant actuellement dans le Sud de la Guyane française soutient un mode d'introduction via le littoral par le passé, à l'instar des principales circulations ethnobotaniques actuelles essentiellement localisées sur la zone côtière du département.

L'absence de *Q. amara* du sud de la Colombie et de l'Equateur est frappante: une espèce qui peut prospérer dans une zone aussi vaste et survit dans les forêts secondaires aurait pu se propager plus au sud-ouest, au moins après une introduction volontaire. Cette région (sud de la Colombie, Equateur et nord du Pérou) est par ailleurs l'habitat naturel des quinquina (*Cinchona* spp), qui constituaient jusqu'au milieu du 18^e siècle la principale source d'antipaludéens amers et l'espèce végétale médicinale la plus recherchée à l'époque, sous le contrôle des Jésuites qui en tiraient des profits substantiels



Le commerce florissant du quinquina des contreforts andins, alors appelé «écorce des Jésuites», massivement exporté vers l'Europe, pourrait ainsi expliquer le désintérêt dans ces régions pour la culture de *Q. amara* dont l'introduction n'aurait alors pas été rendue nécessaire. Un manuscrit inédit de Mutis, datant de 1778, semble justement corroborer cette hypothèse : après avoir analysé quelques échantillons provenant très probablement de *Q. amara*, il y affirme «*que la soi-disant quina de la Guyane non seulement manque de tous les caractères de la vraie quina ou Cinchona officinal, mais qu'elle n'entre même pas [...] comme une espèce subordonnée de ce genre, dans le concept des botanistes*».

Ce court texte, parlant indirectement de la notoriété croissante de *Q. amara*, nous aide à saisir l'un des grands enjeux de cette époque. L'écorce de quinquina était au cœur même d'intenses batailles politico-économiques, et trouver des sources alternatives (ou d'autres espèces aux propriétés similaires) était essentiel pour les nations coloniales en concurrence avec l'Espagne.

Cet aspect est confirmé par Jean Baptiste Leblond, médecin naturaliste, pensionnaire-commissionné de Sa Majesté Louis XVI, pour la recherche du quinquina dans la Guyane, correspondant de l'ancienne Académie des sciences de l'Institut, lorsqu'il déclare en 1789 : *"Je me suis mis en route pour la rivière Oyapock avec beaucoup de vivres, de marchandises de commerce et vingt-quatre hommes dans l'intention d'atteindre les sources de cette rivière, de traverser de hautes montagnes que l'on dit être une continuation des Cordillères, pour chercher du [Cinchona], et de rencontrer ensuite quelques rivières qui me conduisaient à l'Amazone; mais il n'y avait rien de tout cela"*

Une hypothèse explicative possible de cette migration de *Q. amara* vers le sud-est du continent américain uniquement serait que la plante ait été disséminée par les Jésuites au début du 18^e siècle, sans laisser de traces écrites, depuis l'Amérique centrale jusqu'au nord de l'Amérique du Sud (actuels Colombie et Venezuela), d'où des groupes amérindiens caribophones l'auraient ensuite transportée à travers le bouclier guyanais jusqu'au Suriname. D'où elle aurait ensuite été introduite en Guyane française et au Brésil par des groupes européens, afro-américains et/ou amérindiens.

Enfin, l'expulsion des Jésuites des territoires espagnols en 1767 (sonnant, par conséquent, la chute du commerce de quinquina qu'ils contrôlaient jusqu'alors), couplée à la bonne réputation dont a pu jouir *Q. amara* auprès des instances coloniales hollandaises, peuvent avoir contribué à libérer son commerce vers l'Europe, en particulier à partir des trois Guyanes alors concurrentes du puissant empire espagnol.

L'apport des archives des jardins botaniques, herbiers et musées d'histoire naturelle et l'analyse des noms vernaculaires

Grâce à de nombreux manuscrits, archives et bases de données numérisés du 16^e au 21^e siècle, l'extraction de données à partir d'étiquettes d'échantillons d'herbiers numérisés à travers le monde ont été enregistrés et comparés à partir de toutes les sources disponibles, ce qui a permis de reconstituer le cheminement de cet arbre.



La récolte de l'écorce du quinquina vers 1730. (Auteur inconnu, Wellcome Library, Londres)

Une analyse approfondie des noms vernaculaires de cette espèce sur tout le continent américain a montré que les groupes de langue caraïbe sont les seuls peuples du bouclier guyanais à posséder leurs propres noms vernaculaires spécifiques (apekyi, apekii, pekeï, eripu, k'eripu, peunpe) qui ne sont pas dérivés des noms kwasi ou quina. Le seul nom vernaculaire uniquement vénézuélien (maipa) est également issu d'un groupe amérindien de langue caribe. La diversité des noms en langues caribes pour *Q. amara* peut ainsi être interprétée comme le signe d'une connaissance ancienne au sein de ces groupes originaires du nord-ouest de l'Amérique du Sud.

Kwasi, du nom d'un esclave africain au Suriname à une plante médicinale devenue pantropicale

Les propriétés fébrifuges et stomachiques de *Q. amara* auraient été découvertes par un Africain asservi au Suriname, connu sous le nom de Kwasi ou Quassie van Nieuw Timotibo. Né entre 1692 et 1697 en "Guinée", Kwasi a été réduit en esclavage avant 1712 et mis au travail vers 1727 sur la plantation Nieuw Timotibo dans l'ancienne colonie néerlandaise. Il a ensuite commencé à travailler comme éclaireur pour les autorités coloniales et a dirigé des expéditions contre des villages marrons, services pour lesquels il a été libéré en 1755,

bien qu'il ait déjà été honoré comme "fidèle aux Blancs" dès 1730, ce qui lui a donné le surnom de "Kwasimukamba" (Kwasi l'homme blanc) en langue saramaka.

Personnage controversé, il était à la fois craint et renommé en tant que guérisseur traditionnel, réputé pour ses amulettes protectrices, et négociant illégal d'Amérindiens réduits en esclavage. Guérisseur officiel du gouverneur de la colonie hollandaise, il a fini par devenir lui-même propriétaire d'une plantation et a même été invité à se rendre en Hollande en 1776 par Willem V, prince d'Orange.

Mais Kwasi est surtout devenu célèbre après avoir «découvert» les propriétés curatives de *Q. amara* vers 1730, alors qu'il avait de fréquentes interactions avec les Amérindiens et qu'il traitait avec succès des patients africains et européens souffrant de fièvre. Le 20 décembre 1755, l'explorateur et botaniste suédois Daniel Rolander, envoyé au Suriname pour collecter des spécimens pour le botaniste Carolus Linnaeus, écrit dans son journal: "*Un homme compétent en matière de plantes et de leurs usages est considéré dans cette région comme étant à la fois enviable et dangereux. J'ai moi-même conversé avec Quassi à quelques reprises. Il était assez réservé sur sa sagesse; il disait qu'il ne révélerait rien avant d'avoir reçu une somme d'argent considérable*".

Mais, en 1769, le médecin belge Philippe Fermin conteste la découverte de *Q. amara* par Kwasi: "*Cela ne me paraît pas tout à fait probable, car il était déjà*



Ci-dessus, des pots médicaux taillés dans le bois de *Quassia amara* (cliché: G. Odonne).

Ci-contre, portrait de Maria Sibylla Merina (1647-1717) peint en 1679 par Jacob Marrel (1613/14 - 1681) (www.kunstmuseumbasel.ch)

connu, depuis près de quarante ans, de presque tous les habitants du Suriname, qui faisaient usage des fleurs apportées par cet arbre, et qui les regardaient comme très stomachiques ; et cela quand j'arrivai en 1754".

Ce témoignage suggère que vers 1714, *Q. amara* était déjà utilisée en remède contre les maux d'estomac par plusieurs populations du Suriname. Cependant, l'espèce est absente des premières collections d'herbier du Suriname, datant de 1687 et représentant 48 espèces utiles. Elle n'apparaît pas non plus dans les croquis de Maria Sibylla Merian, qui a dessiné 60 espèces de plantes plus ou moins courantes au Suriname vers 1699.

Il est néanmoins certain que l'engouement créé par la « découverte » des propriétés de *Q. amara* par Kwasi (qui lui ont probablement été enseignées par des Amérindiens) a largement contribué à sa diffusion plus large et au commerce ultérieur dont elle a fait l'objet.

En effet, rapidement plébiscitée en Europe à partir de la deuxième moitié du 18^e siècle, l'espèce est devenue populaire pour ses diverses applications médicales. Elle était également employée comme amérisant dans la bière : en 1869, le Suriname a ainsi exporté 245 tonnes de son bois vers l'Europe. Elle fut d'ailleurs acclimatée dans de nombreuses régions tropicales

du monde où elle continue à être cultivée pour ses propriétés thérapeutiques et insecticides.

Au Suriname, on la retrouve encore largement aujourd'hui sur les marchés de Paramaribo et d'Albina, où sont vendues des coupes en bois sculpté appelées *kwasi bita bekers* à remplir d'eau ou de rhum (figure 2). Le contenu est bu comme tonique amer, stomachique ou remède contre les fièvres.

Le bois est également un ingrédient fréquent d'alcoolatures considérées comme toniques, antiparasitaires et aphrodisiaques.

En Guyane française, le bois de *Q. amara* est aujourd'hui encore considéré comme un remède principalement de premier ordre, en particulier pour soigner les problèmes digestifs et les fièvres. Cette espèce est d'ailleurs récemment apparue comme la cinquième espèce médicinale la plus citée sur le littoral guyanais, parmi 12 des 16 groupes culturels interrogés dans le cadre de la thèse de Tareau (2019). Elle a même été citée par des migrants haïtiens récemment installés à Cayenne, montrant l'adaptation de ces cultures à la flore médicinale de leur nouveau pays d'accueil. *Q. amara* apparaît également comme l'une des espèces majeures de la pharmacopée de Saint-Georges de l'Oyapock.



Conclusion

Ces résultats mettent en lumière les nombreux voyages de cette espèce. Son utilisation par de nombreux groupes humains depuis plus de 300 ans ne peut que bousculer les tentatives d'appropriation culturelle entreprises par certaines populations. Définitivement, *Q. amara* apparaît comme l'exemple assez emblématique d'une plante largement mondialisée dont les usages ont été partagés par des groupes culturels très diversifiés sur le sol sud-américain : Amérindiens, Européens et Afro-descendants. En d'autres termes, un bien commun de l'humanité.

LES AUTEURS

Marc-Alexandre TAREAU est docteur en ethnobotanique et en anthropologie de la santé. Il a soutenu sa thèse à l'Université de Guyane, en novembre 2019, sur « les pharmacopées métissées de Guyane : regard ethnobotanique d'une phytothérapie en mouvement ». Ses travaux portent essentiellement sur les modes d'interrelations entre les humains et leur milieu végétal au sein des différentes populations du Plateau des Guyanes, ainsi que sur leurs représentations du corps et de la maladie et la diversité de leurs pratiques ethnomédicinales, étudiés sous leurs aspects dynamiques et interculturels."

Guillaume ODONNE est chargé de recherche avec une habilitation à diriger des thèses, au Centre National de la Recherche Scientifique, responsable de l'équipe "Ethnoécologie et dynamiques culturelles" du LEEISA. Guillaume Odonne travaille en Guyane depuis 15 ans à préserver les patrimoines bioculturels des différentes cultures guyanaises. Il s'est spécialisé en ethnobotanique, particulièrement en lien avec les plantes médicinales.

Tinde VAN ANDEL (1967) a reçu une formation d'écologiste tropicale et s'est spécialisée en ethnobotanique lors de son doctorat sur les plantes utiles dans le nord-ouest de la Guyane. Elle a poursuivi ses recherches sur les plantes médicinales et rituelles au Suriname, en Afrique occidentale et centrale et est actuellement impliquée dans une étude sur la culture traditionnelle du riz par les Marrons au Suriname. Elle est chercheuse principale au Naturalis Biodiversity Center à Leiden, aux Pays-Bas. Elle est professeure spéciale en ethnobotanique à l'université de Wageningen et professeure en histoire de la botanique et des jardins à l'université de Leiden.

Pour aller plus loin

Odonne, G., Tareau, M.-A., van Anandel, T., 2021. Geopolitics of bitterness: Deciphering the history and cultural biogeography of *Quassia amara* L. *Journal of Ethnopharmacology* 267, 113546. <https://doi.org/10.1016/j.jep.2020.113546>

Odonne, G., Bourdy, G., Beauchêne, J., Houël, E., Stien, D., Chevolut, L., Deharo, E., 2007. From Tonic-cups to Bitter-cups: Kwasi bita beker from Suriname: Determination, past and present use of an ancient galenic artefact. *J. Ethnopharm.* 110, 318-322.

Tareau, M.-A., Bonnefond, A., Palisse, M., Odonne, G., 2020. Phytotherapies in motion: French Guiana as a case study for cross-cultural ethnobotanical hybridization. *J Ethnobiology Ethnomedicine* 266 16, 54. <https://doi.org/10.1186/s13002-020-00404-1>

Tareau, M.-A., 2019. Les pharmacopées métissées de Guyane: ethnobotanique d'une phytothérapie en mouvement. PhD thesis, Université de Guyane, Cayenne.

Tareau, M.-A., Dejouhanet, L., Palisse, M., Odonne, G., 2019. Circulations et échanges de plantes et de savoirs phytomédicinaux sur la frontière Franco-Brésilienne. *Rev. Franc. Santé Terr.* 19.